

**REVUE DES ETUDES MULTIDISCIPLINAIRES EN SCIENCES ECONOMIQUES ET SOCIALES****Numéro 6****Juillet – Décembre 2017**

Adamou Dilwani

Département de philosophie

Université de Zinder

dilwaniadamou@yahoo.frdilwaniadamou@gmail.com**Echec du projet panafricain : à qui la responsabilité ?****The Failure of the Panafrican Project: Who to Blame?****Résumé**

Les panafricanistes, N'krumah, Cheik Anta Diop, Senghor ..., ont conçu un projet d'union africaine capable de donner à l'Afrique une identité, de lui faire recouvrer une indépendance totale (politique et économique), à condition, bien sûr, que le projet se réalise.

Malheureusement, tel qu'il a été conçu pour sortir l'Afrique de sa situation d'infériorité, on peut affirmer que ce projet a été un échec malgré les tentatives d'union sous régionales et la naissance de l'organisation de l'unité africaine (OUA). Les frontières sont toujours là, le continent est plus que jamais pauvre et le complexe est encore d'actualité. Le mythe de l'homme blanc reste vivace dans l'esprit de la majorité d'Africains. Qu'est-ce qui peut donc expliquer cet état de fait ? Quelles peuvent être les causes de cet échec ?

Mots clés : panafricanisme, complexe, responsabilité, indépendance, identité, décomplexé, échec, unité.

Abstract

The panafricanists, N'krumah, Cheik Anta Diop, Senghor ..., have designed a project of African union not only capable of bringing back to Africa its identity but also able to help Africa regain its total independence ((politically and economically) under the condition that the project be implemented.

Unfortunately, the way it has been designed to help Africa get out of its situation of inferiority, this project is a failure. One would affirm that this project has been a failure despite the many attempts of sub-regional union and the birth of the African Union Organization (AUO). The borders are always there, the continent has become poorer than ever before and the complex is still a topical issue. The white man's myth remains strong in the mind of the majority of Africans. What can thus explain this state of affair? What can be the causes of this failure?

Mots clés: panafricanism, complex, responsibility, independence, identity, 'discomplexed', failure, unity.

Introduction

Il est du devoir de la classe des intellectuels, considérée comme celle des sages, de nous informer sur ce qu'il convient de faire face à une situation qu'ils voient venir ou dont ils ont pressenti le danger ou qu'ils ont comprise avant nous. Cette règle universelle n'a pas échappé aux intellectuels africains au rang desquels nous pouvons citer N'krumah, Cheik Anta Diop, Senghor.... Ils ont très tôt compris la nécessité pour les Africains de s'unir pour faire face au pillage de leurs richesses malgré la fin de la colonisation. Ils ont compris que nos frontières imposées par le colonisateur constitueraient malgré son départ un obstacle au développement économique de notre continent. Car elles seront naturellement source de conflit entre Etats, ce qui paraît évident.

Malheureusement, cet appel semble ne pas être entendu par l'ensemble des Africains, même s'il y a eu des tentatives d'union tous azimuts (union sous régionale, OUA = Organisation de l'unité africaine). Mais toutes ces tentatives n'ont pas répondu aux attentes, notamment celles de voir disparaître les frontières. Loin d'assumer la responsabilité de notre échec, l'Occident est toujours accusé d'imposture. Il y a donc lieu de se (re)poser la question : quelles peuvent être les causes de cet échec ? Les preuves apportées par Cheik Anta Diop qu'historiquement,

géographiquement, racialement et culturellement les Africains noirs étaient un seul et même peuple n'ont visiblement pas suffi. On peut alors se demander si les Africains voient des intérêts dans l'union au point d'y adhérer massivement ? ou bien n'ont-ils pas compris le message sur l'union pour le développement économique au point de soutenir le projet ? ou bien enfin, n'ont-ils pas confiance en eux-mêmes pour conduire une union ?

Il s'agira pour nous d'analyser les véritables causes qui empêchent au projet de l'union tel que conçu par ces intellectuels de se concrétiser, des causes qui ne viennent pas nécessairement de l'Occident. L'une de ces causes ne se trouve-t-elle pas dans l'absence d'intérêt clairement visible par les populations africaines ? Car si l'intérêt n'est pas clairement établi, les hommes peuvent se désintéresser de la question. Il s'agira, d'autre part, de comprendre aussi que le manque d'avoir porté le message de l'idéologie panafricaine à la connaissance de tous peut être l'une des causes qui freine l'aboutissement du projet de l'union. Il y a donc lieu de le vulgariser à travers nos universités afin que chacun comprenne le sens de l'union, de sorte à amener chaque Africain à concourir à la réalisation du projet. Il ne doit plus être une affaire essentiellement élitiste. Ce manque de vulgarisation peut amener certains à ne pas voir l'intérêt de l'union, surtout au sein de la masse populaire. Or si déjà la masse comprend le sens de l'union, il est à espérer qu'elle peut infléchir la politique de nos Etats, au moins, à supprimer les visas et les cartes de séjour entre Africains, à défaut d'effacer les frontières. De sorte que chacun se sentira chez lui, partout en Afrique. L'autre cause que nous suggérons et qui semble nous prouver que le projet n'a pas abouti puisqu'il est sensé restaurer la confiance aux Africains dans ce qu'ils sont, c'est le fait que l'Africain continue à ne pas croire en lui-même.

Ainsi, nous essayerons de voir dans un premier temps si le projet, tel qu'exposé par les promoteurs de l'union africaine, présente un intérêt pour les Africains, auquel cas ils peuvent y adhérer. Dans un deuxième temps, nous chercherons à montrer que l'une des causes qui a semblé freiner la réalisation de ce projet et qui apparaît comme une cause de l'échec est la méconnaissance, de plus en plus, surtout par la jeunesse, du contenu de l'idéologie panafricaine telle que pensée par N'krumah, par exemple. Nous montrerons enfin que l'autre cause est effectivement le complexe. Le nègre continue encore à être complexé, et d'un tel être rien de grand n'est attendu.

I) Intérêt de l'union

I.1- les origines de l'union ou du Panafricanisme

L'idée de l'union chez les noirs est une idée aussi vieille que la déportation outre-mer des Africains. Ces derniers venus de divers horizons partagent en commun la souffrance, les

conditions inhumaines dans lesquelles les Négriers les soumettaient. Mais très vite, ces Noirs constatent tous qu'ils partagent aussi la race. Du coup, cette couleur de peau devient un élément unificateur et ils deviennent conscients qu'ils sont tous les mêmes et que c'est contre eux que tous ces Négriers travaillent. De là naît l'idée de s'unir et de se battre sans tenir compte des horizons d'où l'on vient. Ces Noirs ont refusé d'assister de manière passive à leur déportation, refusant leur séparation avec leur terre d'origine.

Cet esprit d'unité va se poursuivre outre-mer, notamment en Amérique. Les Noirs ayant survécu aux affres du voyage « sans retour » vont fonder un mouvement visant à unifier tous les Noirs contre l'esclavage. Ce mouvement devient un mouvement politique et culturel qui considère les Africains et leurs descendants partout où ils se trouvent dans le monde comme un seul ensemble. Ce mouvement va donner naissance à ce qu'on appelle le Panafricanisme. En réalité, à ses origines, le Panafricanisme est un mouvement racial. La race était l'élément unificateur. Toute la lutte pour la reconnaissance de leurs droits civiques et politiques était menée sous la bannière de l'union négro-africaine ou Panafricanisme. Par ce mouvement, les Négro-africains entendent obtenir l'émancipation, l'autodétermination et l'égalité de leur race aux autres. Ce n'est que plus tard, avec l'arrivée du concept de « nationalité africaine » que le mouvement va devenir l'apanage des seuls Africains. Il devient la pensée qui fédérait et rassemblait les peuples du continent africain et ceux de souche africaine habitant hors d'Afrique. Il cherche à créer un ensemble de solidarités entre la population du monde africain et par là à encourager l'édification d'une communauté de destin. Il se veut également un mouvement politico-culturel. Il se transforme en un moyen de résistance anticoloniale de l'Afrique continentale et d'affirmation de la personnalité africaine (G. Padmore, 1961, p21). Il va ainsi centrer son idéologie sur:

« Il existe une personnalité africaine qui est commune à tous les hommes, toutes les femmes de race noire; cette personnalité recèle des valeurs spécifiques de sagesse, d'intelligence, de sensibilité. Les peuples noirs sont les peuples les plus anciens de la terre. Ils sont voués à l'unité et à un avenir commun de puissance et de gloire » (J. Ziegler, 1980, p78).

Ce passage montre bien qu'effectivement l'union est centrée sur la race et le refus de toute idée d'assimilation et d'intégration d'une autre race, particulièrement celle du dominateur. Il ne s'agit toutefois pas d'un refus catégorique de toutes les autres races. Autrement dit, la voie reste ouverte à toute autre communauté poursuivant les mêmes objectifs et soumise comme elle aux mêmes conditions inhumaines par l'homme blanc. C'est pourquoi toutes les autres communautés africaines, subissant les mêmes traitements, peuvent à vrai dire retrouver leur place en tant qu'elles poursuivent également les mêmes objectifs, à savoir la liberté et la

dignité d'homme. Mais, l'union a-t-elle produit dans l'histoire des résultats au point de faire d'elle une nécessité?

I.2- L'union, une nécessité

Historiquement, le panafricanisme a produit des résultats inestimables. D'abord c'est sous son autorité que les Noirs ont obtenus la reconnaissance de l'égalité des races, leurs droits civiques et politiques, bref leur libération d'esclavage. Donc les Noirs connaissent l'importance de l'union.

Devant ces résultats, les intellectuels africains sont en droit de penser que tout peut être obtenu avec l'union. L'union fait la force, dit-on. En effet, pour les promoteurs du Panafricanisme, notamment N'krumah, Cheik Anta Diop, Senghor..., il n'est pas de doute que la solution à tous les problèmes qui minent notre continent se trouvent dans l'union de tous les Etats. Ces intellectuels, qui sont les plus conscients de la situation, voient dans l'union la solution aux problèmes du continent. L'union ne cesse de fasciner les Africains parce qu'ils croient que c'est là que réside leur salut. Du coup, ils font de l'union une nécessité, une exigence qu'il faut impérativement traduire en acte. Il faut supprimer les barrières raciales, linguistiques et surtout, d'après N'krumah, les frontières nées de la conférence de Berlin. A partir de cet instant, l'idée de l'union leur devient un projet clair sur lequel reposent tous les espoirs. Ils déclinent par conséquent toutes les attentes de l'union, une fois réalisée. D'abord, l'union permettra de rompre d'avec les clichés du passé colonial: « le Nègre est un bon à rien », il n'a pas d'histoire, un être prélogique. Elle servira d'assise à la construction des références identitaires indispensables au développement du continent. Une telle construction prendra en compte toutes les cultures africaines. Cela donnera aux Africains la possibilité de considérer leurs cultures, de montrer à la face du monde ce que vaut leur culture. Car, comme le dit N'krumah, si l'Afrique veut s'affirmer et se faire respecter, elle doit prendre du recul par rapport à l'héritage colonial en s'appropriant les langues africaines, c'est-à-dire en valorisant sa culture. L'union permettra par conséquent de circonscrire les valeurs que véhiculent ces cultures et de pouvoir y puiser des éléments nécessaires à l'édification d'un continent prospère. Du coup, l'union se voit comme un moyen de revendication identitaire et N'krumah reste persuadé que l'union est la seule capable de faire naître la « personnalité africaine ». C'est le seul moyen de décomplexer l'Africain, de restaurer sa dignité et sa fierté.

Toutefois, la recherche de l'identité ne doit pas être interprétée comme un repli sur soi. L'Afrique est en effet le continent qui a le plus connu des civilisations extérieures et qui a encore besoin des apports extérieurs et donc qui n'a pas d'intérêt à se fermer sur soi. Il a

besoin de l'extérieur pour surmonter ses nombreuses difficultés. Mais il ne s'agit plus pour les Africains d'accepter de manière passive et inconditionnelle tout ce qui vient de l'étranger. A travers l'union, les Africains souhaitent seulement reconquérir une image, une personnalité propre. Ils veulent créer, surtout dans les relations avec les autres, les conditions d'un respect mutuel.

Or, les intellectuels africains ont conscience qu'aucun Etat africain, individuellement pris, ne peut imposer dans une relation de coopération entre lui et la métropole colonisatrice, un respect à sa hauteur, comme l'a affirmé F. S. Attisso (2008, p39): « Aucun Etat postcolonial, quelle que soit sa grandeur, ne peut réussir à changer les rapports entre l'Afrique et l'Occident ». Seule donc l'union de tous les territoires pouvait relever ce défi. Ce souci de traiter d'égal à égal, capable de restaurer à l'Afrique une image glorieuse, de lui reconnaître une certaine identité ne peut réussir que dans le cadre d'une union: « Créer de telles conditions, affirme Fulbert, exige que les Etats se mettent ensemble » (F. S. Attisso, 2008, p39). L'union réalisée permettra donc au continent d'avoir une politique étrangère commune et de parler d'une seule et même voix dans ses rapports avec l'extérieur.

L'autre espoir que fait nourrir l'union, c'est celui d'une indépendance totale. D'abord d'une indépendance politique puis économique. Les intellectuels africains voient tout de suite à l'union un moyen de lutter contre la colonisation. L'union faisant la force, ces derniers voient un moyen pouvant forcer le colonisateur à libérer les Etats encore sous sa domination. Les intellectuels africains sont conscients qu'il n'y a pas de développement économique, là où il n'y a pas de liberté politique. Il faut donc exiger l'indépendance politique de nos Etats, et cela est possible avec l'union. Ces intellectuels sont d'autant plus convaincus que l'indépendance politique est une condition du développement économique qu'ils n'ont nulle part vu une nation prospérer sous domination. Si toutes ces nations qui nous dirigent aujourd'hui sont devenues puissantes, c'est qu'elles ont été avant tout indépendantes. Elles ont toutes acquis leur indépendance de l'Empire papal. Et c'est après tout qu'elles ont vu leur économie prospérer. Il n'y a donc pas de doute qu'aucune nation sous domination n'a pu se développer. C'est avec l'indépendance politique, une fois acquise, que l'Etat a la possibilité de mettre en œuvre une politique rigoureuse de gestion de ses ressources et par conséquent il peut accéder à l'indépendance économique. L'indépendance économique ne se décrète pas, elle s'acquiert avec le temps et l'effort. Or, à l'époque où réfléchissaient nos intellectuels, la plupart des Etats africains ne pouvaient recouvrer leur indépendance sans le soutien des autres déjà indépendants. De même, beaucoup d'autres, bien qu'indépendants, ne peuvent conserver l'indépendance acquise sans l'assistance des autres. Ces raisons expliquent que les Etats

africains, dans leur ensemble, constituent une communauté de destin. Il faut qu'ils restent et évoluent en bloc, sinon ce serait fini pour eux.

A partir de là, nos intellectuels comprennent que l'indépendance totale (politique et économique) peut se réaliser à condition que tous les Etats deviennent politiquement et économiquement libres. Cette situation serait impossible si tous les Africains ne partagent pas les mêmes convictions et si les Etats continuent à se battre chacun de son côté. Le regroupement des Etats reste le seul moyen pour réaliser l'indépendance. L'union africaine c'est aussi la lutte pour l'indépendance totale du continent.

Le troisième espoir qu'attendent les Africains de l'union, c'est non seulement l'espace géographique mais aussi démographique. Car un espace géographique trop étiqué et des populations peu nombreuses ne peuvent constituer des atouts favorables à l'édification de grandes puissances économiques. C'est pourquoi la Russie a fondé l'URSS qui est un ensemble d'Etats annexés, les Etats-Unis ont fait la même chose, et l'Europe s'est engagée aussi dans l'union, conscients tous que leurs puissances économiques résident dans l'union. Si donc les Etats les plus puissants ont compris que l'avenir appartient aux grands ensembles, les Etats africains n'ont d'autre choix que de s'engager dans l'union. Pour exister et compter dans le monde de demain, l'Afrique doit s'unir. Car, « c'est uni que l'Afrique a gagné le combat contre la domination extérieure....c'est aussi unie qu'elle retrouvera le chemin de développement » (F. S. Attisso, 2008, p51). C'est l'essentiel de ce que Dr N'krumah soutenait dans son œuvre « l'Afrique doit s'unir », en disant qu' « il ne saurait y avoir de réelle indépendance et de véritable développement économique, social, politique et culturel de l'Afrique sans l'unification du continent » (cité par F. S. Attisso, 2008, p51).

Voilà donc pour l'essentiel de l'analyse de nos intellectuels et de leurs attentes si l'union venait à se réaliser. Devant une telle analyse, tous les Africains se retrouvent parce que c'est tout ce qu'ils peuvent attendre d'une union. Il n'y a donc pas de doute que l'union présente un intérêt certain pour tous les Africains. Aucun Africain ne peut refuser d'adhérer à ce projet si on le lui présente et qu'on lui explique les attentes comme telles. Il s'agit maintenant de le traduire en acte. C'est effectivement dans sa mise en œuvre que nous pouvons parler d'échec, non pas parce qu'il ne présente pas d'intérêt, mais parce que nous estimons qu'il n'a pas fait l'objet de grande publicité et qu'il est resté trop élitiste.

II) Les causes de l'échec du projet de l'union.

II.1- La méconnaissance du contenu de l'idéologie panafricaine par la masse populaire africaine

Il est vrai que plusieurs tentatives de regroupements sous régionaux ont eu lieu sur le continent et qui ont même donné naissance à l'OUA en tant qu'organe regroupant tous les Etats africains. Il n'est toutefois pas question pour nous de revenir sur toutes les péripéties qui ont conduit à sa naissance et à son fonctionnement, de ses débuts à nos jours. Nous constatons simplement que l'organisation panafricaine n'a pas produit les résultats escomptés, du moins pour le petit peuple que nous constituons. Certes, les intellectuels vivent spirituellement l'union, les hommes politiques (chefs d'Etat) voient son utilité en se rassemblant à Addis-Abeba et en prenant des décisions les protégeant et sécurisant leur pouvoir, mais il est indéniable de constater que les pauvres paysans ne savent même pas que cette union existe. Car, ils sont toujours surpris, lorsqu'ils voyagent, de buter, aux frontières, aux problèmes de visa et de carte de séjour entre Etats africains. Il leur arrive même de préférer chercher un visa européen ou américain, plus facile à obtenir, que le visa de certains Etats africains. D'ailleurs, on se sent mieux chez soi dans certains Etats européens même quand on n'a pas de papiers car au moins les droits de l'être humain sont respectés, que de séjourner dans certains Etats africains sans pièces malgré la couleur de la peau. Sans doute Cheik Anta Diop se reconnaîtrait aujourd'hui naïf s'il lui était possible de revenir sur terre et de constater le résultat de ses réflexions, lui qui avait pensé qu'en révélant aux Africains qu'ils ont une même histoire, un même espace géographique, une même race, une même culture, que ces derniers allaient automatiquement, en prenant connaissance de cette réalité, effacer les frontières. Il serait surpris de voir qu'il lui serait aujourd'hui plus facile d'entrer en Europe et d'être à l'aise que de traverser les frontières de certains Etats africains. Cet état de fait n'est pas le fait de l'Occident, mais il vient de nous-mêmes et n'encourage pas le sentiment d'appartenance à une union.

L'Occident est souvent accusé d'être le fossoyeur de l'union. Certes on peut l'accuser d'avoir assisté à des complots d'assassinat de certains leaders nationalistes africains, c'est un fait, mais ce n'est pas à tort qu'il le fait. Quiconque à sa place ferait la même chose quand il voit les intérêts de ses citoyens menacés. C'est un acte non condamnable pour les citoyens, surtout que les Etats sont régis, comme le dit Hobbes dans le *Léviathan*, par le droit de nature qui stipule que chacun doit faire tout son possible pour se conserver et rendre heureux ses membres. Il n'est donc pas un péché pour un Etat occidental qui, du reste, n'appartient pas à l'union africaine, de comploter contre les Etats africains et leurs leaders pour le bien de son peuple. C'est d'ailleurs cela qui rend légitime un pouvoir. Le monde est un rapport de force et d'intérêts entre Etats. Donc, les Etats européens avec lesquels nous n'avons que des conventions d'intérêt et non d'union ont le droit de faire tout ce qu'ils estiment être bon pour

leur peuple. La morale n'a pas sa place ici. D'ailleurs entre ressortissants de l'union européenne, chacun est libre de se promener partout sur le territoire de l'union. Mais tel n'est pas le cas dans le cadre de l'union africaine.

Mais ce comportement de nos Etats se comprend, et c'est là que nous estimons que l'union a suffisamment échoué pour n'avoir pas formé ses militants et particulièrement les jeunes, pourtant dirigeants de demain. Cheik Anta Diop a néanmoins vu, avec clarté, la chose venir lorsqu'il interpelle les jeunes à la conférence de Yaoundé en 1986, en ces termes: « je vois en chaque jeune africain susceptible de recevoir une éducation un bâtisseur de nation et c'est ce bâtisseur qui sommeille en chacun de nous que notre éducation doit éveiller ». Ces propos de Cheik Anta Diop constituent une véritable prophétie en ce qu'elle dit l'essentiel de ce que nous devons faire pour rendre effective sa vision de l'union. Evoquant la question de l'éducation, Cheik Anta Diop soulève tout l'intérêt pour l'union, qui tient lieu ici d'une nation pour les membres, d'avoir une formation sur l'union en tant que telle. Il faut une véritable éducation des citoyens allant dans le sens de l'union sans quoi elle restera toujours méconnue et sans importance parce qu'on ne la vit pas dans les cœurs ni dans les faits.

L'éducation est un moyen capable d'amener tout le monde à comprendre le sens de l'union, c'est-à-dire ses objectifs, ses finalités. Mieux encore, l'éducation joue un double rôle. Non seulement c'est un moyen sûr de vulgarisation du message mais aussi un moyen de conservation du patrimoine d'une communauté. Nous pensons que l'union a négligé cet aspect des choses car en échangeant avec les jeunes aujourd'hui on comprend bien qu'ils n'ont pas des connaissances approfondies sur l'idéologie panafricaine, ni sur ses promoteurs, ni sur leurs écrits, encore moins sur les objectifs de l'union africaine. C'est un véritable désastre. On assiste de plus en plus à un oubli de l'héritage légué par nos prédécesseurs sur le panafricanisme. Comment dans ces conditions avoir des gens capables de supporter et de défendre l'union car ne voyant aucun intérêt et n'ayant aucune conviction. Et si cela est arrivé, c'est qu'il y a eu une mauvaise communication. Car les moyens par lesquels le message devrait être transmis et conservé n'ont pas été utilisés. De sorte que les Africains, malgré l'existence de l'OUA hier, et de l'UA (union africaine) aujourd'hui, sont demeurés dans une méconnaissance du contenu du message du panafricanisme, et c'est pourquoi ses effets sur le comportement de la population africaine ne se remarque même pas. Il n'y a aucune attitude qui laisse penser que les populations africaines vivent l'union. Les seuls qui voient l'intérêt ce sont les chefs d'Etat et autres fonctionnaires vivant dans les locaux de l'institution dite panafricaine. L'union doit être l'affaire de tous. Le contenu de son idéologie doit être porté à la connaissance de tous. Il doit être vulgarisé. Telle était l'attitude des

bourgeois au XVIII^e siècle pour ruiner et renverser la monarchie absolue en Europe, sans quoi ils n'allaient jamais y parvenir. Telle est la voie si nous voulons voir l'effectivité de l'idéologie panafricaine. Les bourgeois ont réussi leur objectif parce qu'ils ont porté à la connaissance de tous leur idéologie portant sur la liberté, synonyme du droit naturel. En portant à la connaissance du peuple l'existence d'un droit naturel inaliénable, le peuple était conduit à comprendre qu'il a été lésé dans ses droits par la monarchie. En demeurant convaincu des arguments des Bourgeois, les hommes de la rue se sont engagés à renverser et à remplacer la monarchie par un régime qui leur rendrait leur liberté. En s'engageant sur cette voie, l'homme de la rue le fait avec conviction et abnégation parce que instruit sur les bénéfices d'être libre. La bourgeoisie quant à elle n'a plus qu'à encadrer le mouvement. Mais elle n'a plus de doute d'assister bientôt au renversement de la monarchie, car elle sait que l'homme de la rue est un homme d'action et non de théorie. A ceux qui objectent que l'homme de la rue serait incapable de saisir les objectifs d'une action, Hobbes rétorque que « tout le monde sait que l'obstacle à une...éducation ne vient pas tant de la difficulté du sujet que de l'intérêt de ceux qu'il s'agit d'instruire » (T. Hobbes, 1999, p360). Hobbes ajoute que l'homme de la rue, le vulgaire, à moins que des docteurs aient griffonné leurs opinions dessus, « est comme une feuille blanche, prête à recevoir tout ce qui y sera imprimé de par l'autorité publique » (T. Hobbes, 1999, p360). Si nos dirigeants, intellectuels et gouvernants, avaient procédé ainsi, c'est-à-dire instruire la jeunesse, laquelle allait porter le message à la rue, l'union allait être depuis une réalité. Il n'y a personne qui peut lui barrer le chemin parce que la rue le fera avec foi et conviction. Mais faute d'avoir procédé ainsi, le message est non seulement resté inconnu mais aussi sans effet sur le comportement des Africains. S'ils avaient procédé par la vulgarisation du message, aucun comploteur ne peut empêcher à l'union, telle que prévue par nos intellectuels, de voir le jour. Et la rue sera toujours là pour la garder contre d'éventuels fossoyeurs. Ce défaut de communication n'est nullement la faute de l'Occident. C'est plutôt notre propre responsabilité qui est engagée.

Hobbes avait montré au chapitre XXX du *Léviathan* l'importance de l'instruction dans sa capacité à transmettre le message au plus grand nombre de la population. Car, en s'appuyant sur l'histoire, il a compris comment l'Eglise s'en est servi au Moyen Age pour asseoir son idéologie. Ainsi, défendant la bourgeoisie, Hobbes l'encouragea à emboîter le pas à l'Eglise. Donc, l'Afrique elle-même doit s'en inspirer pour implanter son idéologie du panafricanisme. Hobbes avait en effet attiré l'attention de la bourgeoisie qui est à la recherche des moyens d'installer profondément son idéologie dans les cœurs des citoyens occidentaux, en particulier anglais, que le moyen le plus efficace reste sans doute les universités. En s'inspirant de

l'histoire, il remarqua qu'au Moyen Age ce sont essentiellement les universités qui ont assuré cette fonction à l'Eglise. Et elles ont permis à l'Eglise d'obtenir cette action idéologique d'endoctrinement. De ces universités, des savants y sont formés, nous disait-il. Ceux-ci s'acharnent à passer un seul message, celui de l'Eglise. Ils s'efforcent de démontrer à leurs lecteurs et auditeurs la vérité que renferme ce message et l'utilité de lui obéir. Et ils l'ont fait avec succès parce qu'ils ont la facilité d'articuler et d'agencer le verbe et la langue avec toutes les doctrines déjà assimilées sur les bancs d'étude. Ils savent comment tourner les gens ignorants. De même, de ces universités sortaient des prêtres qui effrayaient le peuple par leur campagne et le tenir dans un « état d'obéissance inconditionnelle envers le canon pontifical » (T. Hobbes, 1969, p214). Voilà pour Hobbes, comme le monde se gouverne par imitation, ce que doit faire la bourgeoisie si elle veut s'implanter. Ainsi, pour Hobbes qui se bat pour l'instauration de la bourgeoisie dans son Etat, il faut mettre au service de la bourgeoisie cet instrument qui a fait ses preuves dans l'histoire. C'est ce qu'avaient fait effectivement les bourgeois. Ils ont passé par les universités pour asseoir leur idéologie. Donc par imitation, si les Africains veulent imposer l'idéologie panafricaine, ils ont intérêt à passer par les universités. Il faut que les universités africaines soient au service de cette bonne cause. La question d'unité africaine étant portée par des idées, il faut que ces idées soient inculquées aux hommes. Car ce sont les idées qui déterminent les actions des hommes et ces idées-là peuvent être inculquées par l'enseignement. Si donc l'unité africaine est une idée bonne, il faut faire en sorte qu'elle soit l'idée dominante de toutes les idées. Et les universités, en tant que principales pépinières des idées dominantes, doivent être conçues de telle façon que l'organisation de leur travail scientifique corresponde aux besoins du moment des Africains. Or, pour l'heure, ce besoin est celui de l'unité du continent. Donc, ce que les universités ont accompli au Moyen Age pour l'Eglise et à la bourgeoisie aux temps modernes en Europe, elles peuvent maintenant le faire pour l'unité du continent en Afrique. Il faut que l'idéologie panafricaine s'installe dans les cœurs de tous les Africains, du moins la majorité. Et cela est possible avec le concours de toutes les universités publiques qui forment la jeunesse. L'histoire a montré que toutes les réformes, toutes les doctrines salutaires pour être imposées durablement, doivent passer par les universités. C'est la condition pour qu'elles s'installent dans le cœur des gens. C'est donc là que l'on doit jeter les bases véritables de l'idéologie panafricaine. Les jeunes gens qui y sont formés pourront ensuite les transmettre à la masse. Et « ils le feront avec d'autant plus de diligence et de succès qu'ils seront eux-mêmes plus convaincus de la vérité de ce qu'ils proclament et enseignent » (M. Horkheimer, 1974, p78), parce que déjà démontrée dans les facultés.

Or, il est à remarquer que dans la plupart des universités africaines, la doctrine du panafricanisme est ignorée du fait que ces universités n'ont pas pour mission d'enseigner et de faire connaître la nécessité de l'union. Pire, dans les Eglise et Mosquée, loin de développer un prêche prônant l'unité des peuples africains, elles enseignent la division entre musulmans, animistes et chrétiens, et pourtant tous fils de la même Afrique. L'Eglise, la Mosquée devraient pourtant être mises à contribution, être au service de l'unité des peuples. S'il y a là où le multiculturalisme devrait être promu, c'est bien en Afrique où se côtoient toutes les religions du monde.

Il est donc fondamental que nos universités qui forment notre jeunesse songent à inculquer aux jeunes toutes les théories développant l'unité africaine. Sans la vulgarisation de cet enseignement dans nos universités, l'on finira un jour par oublier l'idéologie même du panafricanisme et avec elle tous ses promoteurs. D'ailleurs ne sommes-nous pas aujourd'hui en train d'assister à leur oubli? Non seulement les jeunes connaissent de moins en moins les tenants du panafricanisme mais, pire, les ouvrages dans lesquels ceux-ci ont exposé leur théorie se raréfient faute d'être réédités. Il est donc urgent, en tant que soucieux de l'avenir du continent africain, que nos universités s'intéressent particulièrement à l'idéologie panafricaine. Car si les premiers pan-nègres ont réussi leur but, c'est parce qu'ils ont bien compris la nécessité de vulgariser l'idéologie du mouvement en créant leurs propres églises où ils font passer leur message et se faire comprendre par l'ensemble des Noirs de la diaspora. Malheureusement en Afrique, les dirigeants, intellectuels et gouvernants, ont négligé cet aspect de la chose. Comment construire une union solide là où les membres ignorent le contenu de l'union?

Le fait que les gens ne connaissent pas l'histoire de l'Afrique telle que décrite par Cheik Anta Diop et ne comprennent pas par conséquent que la seule façon pour l'Afrique de sortir de la misère, que le médicament de la pauvreté se trouve dans l'union, fait qu'ils n'accordent pas assez d'importance à l'union. Aujourd'hui en effet le Maroc et la Libye de Kadhafi peuvent pourtant nous donner des leçons sur l'importance et la nécessité de s'unir. La Libye pour s'être mise sous embargo par la communauté internationale, l'ONU. Isolée du reste du monde, seuls ses frères africains n'ont pas abandonné la Libye, ils continuent à défiler chez Kadhafi, leur frère. Ce soutien a constitué pour la Libye un soulagement et une marque de sympathie qui a permis à la Libye de ne pas se sentir seule; ce qui lui a permis finalement de surmonter l'embargo. De même le Maroc, ayant quitté l'OUA trente années plus tôt, a senti la nécessité d'être en groupe, de vivre ensemble avec d'autres Etats. Trente années après, on le

voit bien orienté vers l'Afrique pour se réintégrer dans le groupe. Il a compris qu'on ne peut se développer isolément. Ce sont là des expériences instructives sur la nécessité de s'unir.

Toutefois la méconnaissance du contenu de l'idéologie panafricaine n'est pas la seule cause qui peut expliquer l'échec de l'union. Le projet de l'union africaine a été un échec pour n'avoir pas pu encore décomplexer le Noir. Le complexe combattu par les intellectuels panafricains refait surface. Preuve que l'union n'a pas réussi.

I.2- Le complexe d'infériorité continue.

Malgré tous les efforts consentis par les grands historiens et scientifiques africains, dont Cheik Anta Diop, à vouloir décomplexer le Noir par rapport à ses compétences, en lui prouvant que la première civilisation humaine est égypto-nubienne et ses bâtisseurs viennent de la communauté négro-africaine, et les mathématiques, la physique, la médecine, l'écriture, la philosophie... étaient toutes des sciences connues des concepteurs des pyramides et autres merveilles qui ont fait la gloire d'Egypte antique, l'Africain n'est pas encore sorti de son complexe. Mieux encore, l'histoire africaine a montré que le génie a existé en Afrique et ce génie a permis de construire de grands empires sur le continent: Egypte pharaonique, Ethiopie, Tombouctou, Ghana.... Ces empires étaient des grandes civilisations construites par des Africains avant leur rencontre avec la civilisation occidentale. Donc, l'Afrique peut se prévaloir d'un génie authentique ne devant rien au génie occidental. Mais l'Africain n'y croit pas, du moins la majorité. La science occidentale elle-même a montré que tout être humain est doté d'intelligence. De sorte que tout groupement humain, toute communauté raciale, sans avoir à rencontrer une autre communauté, a la capacité de s'organiser et de créer les conditions de son existence. Pourtant les Africains, jusqu'à présent, ne sont pas sortis du mythe du colon.

En vérité, l'Africain ne se fait pas confiance, il ne fait pas confiance à ses compétences ni à ce que l'histoire lui a enseigné par rapport au génie de ses aïeux. Il ne croit pas qu'il peut se débrouiller et se construire tout seul. On a vu des leaders africains être forcés de prendre l'indépendance simplement parce qu'ils pensent ne pas s'en sortir sans la métropole. Et aujourd'hui encore beaucoup d'Etats continuent à croire que sans la France, ils n'existeraient pas.

Le Nègre est d'autant plus complexé qu'il continue encore comme hier à croire au fatalisme de l'inégalité en termes de richesse entre le Blanc et lui. En effet, le colonisateur blanc a su inculquer au Noir un mythe qui lui a servi de cadre d'intelligibilité et où sont justifiées et expliquées les inégalités entre le colonisé et le colonisateur. La pauvreté matérielle du Noir, par exemple, s'est expliquée dans des thèmes de malédiction acceptés aujourd'hui par la

tradition africaine. Ainsi, cette inégalité a été expliquée chez les Fang gabonais, par une légende qui fait remonter directement et explicitement la pauvreté du Noir et la richesse du Blanc à une décision divine: « toi, Noir, lève-toi et vas-t-en retrouver tes femmes, et peupler la terre, toujours tu resteras nu. Toi, Blanc, tu seras riche, plus riche même que tu as pu l'être en rêve » (prospective, no13, Juin 1966, p17-18). Cette légende nous montre clairement que le Noir ne croit pas à ses capacités et, par extension, à celles de son frère nègre. En même temps, cette assertion nous prouve le refus de comprendre le caractère historique et contingent de cette inégalité. On préfère la justifier par une fatalité. La richesse du Blanc ne se voit plus comme le résultat de son initiative, sa supériorité comme le produit de ses efforts et on reconnaît enfin son agressivité comme un fait légitime, voulu par Dieu. Du coup, donc, le Nègre accepte son sort et n'accuse pas le colon d'être la cause de son malheur. Aujourd'hui encore ces mêmes idées fatalistes courent toujours.

Dans une communauté où ces idées restent l'argument de la majorité, pouvons-nous dans ces conditions sortir de notre situation de misère, de pauvreté ? Là où les gens croient encore à la fatalité, aucune initiative privée ne peut être au rendez-vous. On attend toujours du ciel et on accuse toujours le ciel, on ne reconnaît jamais sa propre responsabilité dans ce qu'on est, dans son échec. Le refus de se faire confiance, de croire à ses capacités à changer le monde est la cause de ce fatalisme. Cet état de fait nous laisse perplexe et pessimiste quant à l'avenir économique de l'Afrique. Il ne peut révéler aucune promesse. D'ailleurs cela a été attesté par les comportements de nos chefs d'Etats au lendemain des indépendances. En effet, la prise des pouvoirs par des équipes africaines a nourri assez d'espoirs pour voir en peu d'années le continent s'engager sur la voie du développement. Nous avons tous nourri ces illusions. Malheureusement, ils n'ont pas été à la hauteur et comme leurs prédécesseurs colonisés, au lieu de voir leur responsabilité dans l'échec, ils ont préféré parler de complot, argument facile. Alors qu'au fond ils sont en train de confirmer l'argument selon lequel le Nègre n'a rien pu faire sans l'intervention du Blanc. Ils continuent à cultiver, sans le savoir, le mythe du colonisateur. En vérité, nous savons aujourd'hui avec évidence que le développement est une œuvre et non un miracle. S'ils ont échoué, ils doivent s'assumer. La croissance économique ne pourra se faire que par le travail, sur lequel l'influence des pays développés aura peu de portée, au moins pour un temps.

L'échec des premiers leaders africains a d'ailleurs convaincu d'autres Africains sur ce qu'ils ont toujours cru: la notion de développement est étrangère à la compétence du Noir. Concevoir le développement comme l'accumulation de biens matériels et intellectuels semble être hors de la compétence des Africains.

Ce sont là les preuves que le projet de l'union ne s'est pas réalisé car il était prévu que l'union parviendra à décomplexer l'Africain du mythe du colonisateur. Si l'union n'était pas un échec, on saurait développer une philosophie, une culture authentique capable de décomplexer l'Africain, capable de lui redonner confiance et de lui faire comprendre qu'il est l'égal de tout autre humain de couleur de peau différente. Cette culture devrait révolutionner l'Africain, faire tomber tous les clichés, détruire l'héritage psychologique du colonialisme et anéantir le mythe de la supériorité du Blanc. Elle devrait sortir l'Africain de la peur, du manque de confiance en soi et de toutes les considérations qui font de l'Africain l'être incapable de génie, inapte à la création et à l'invention. Ainsi, l'absence de culture authentique africaine expose le continent à toute sorte de fatalisme. (F. S. Attisso, 2008, p41). Tant que l'Africain ne s'est pas décomplexé, tant qu'il ne retrouve pas une confiance en soi, tant qu'il ne croit pas à ses aptitudes, on ne peut attendre de lui qu'il construise et développe son continent, sachant que personne ne le fera à sa place. Comprendons que nous n'aurons de salut que le jour où nous réaliserons le projet de l'union tel que prévu par les intellectuels du panafricanisme, comme N'krumah. Si cela n'a pas pu être, il est clair que nous en sommes entièrement responsables car comment quelqu'un qui ne croit pas en lui, à ses compétences et à celles de son frère peut-il fonder quelque chose de solide, une vraie union par exemple ?

Conclusion

Certes au plan théorique le projet de l'union est une solution à tous les problèmes du continent ; malheureusement, dans sa réalisation, il a été un échec. Il a été un échec d'autant plus que tout ce qui a été prévu n'a pas encore été atteint. Il était prévu qu'il nous sortira du complexe d'infériorité, de la pauvreté, bref l'Afrique allait connaître une indépendance totale. Mais au jour d'aujourd'hui, l'Afrique attend son développement, le mythe du Blanc continue aussi, bref le continent reste encore soumis aux diktats des grandes puissances.

Les causes de cet échec relèvent en réalité de la responsabilité des Africains eux-mêmes pour n'avoir pas été capables d'informer suffisamment tous les Africains sans exception du contenu même de l'idéologie panafricaine. Seuls quelques intellectuels sont informés de cette idéologie. Or, on ne peut réaliser un tel projet avec seulement une minorité qui voit l'intérêt. Il faut que l'intérêt soit visible pour tous les membres de l'union jusqu'au plus simple paysan. Car, si tout le monde voit l'intérêt, même si les leaders ne sont pas d'avis, la population peut infléchir, faire le plaidoyer en faveur de l'union. Ainsi, l'opinion nationale peut faire en sorte que même si les frontières restent, les cartes de séjours et les visas disparaissent. Si donc il n'y a pas eu de vulgarisation à cet effet, c'est la faute des Africains eux-mêmes.

De même s'il y a un manque de confiance des Africains en eux-mêmes, s'ils continuent à être complexés, c'est de leur faute. Les Africains ne croient pas à vrai dire à leurs capacités à pouvoir se construire tous seuls. Or, ceux qui ne croient pas en leurs capacités de réussite, qui restent fatalistes devant l'histoire ne peuvent pas construire un continent uni, libre et prospère. Il n'y a donc pas de doute que ces causes tirent bien leur origine des Africains eux-mêmes. On doit admettre que l'unique responsable de l'échec de l'union incombe aux Africains eux-mêmes.

Bibliographie

- ATTISSO FULBERT Sasso, 2008, *De l'Unité africaine de Nkrumah à l'Union africaine de Kadhafi*, Paris, l'Harmattan.
- DIOP Cheik Anta, 1979, *Nations nègres et culture*, Paris, Présence africaine.
- HOBBS Thomas, 1999, *Léviathan*, trad. François Tricaud, Paris, Dalloz.
- HOBBS Thomas, 1969, *behemoth or the long Parliament*, Londres, Franck Cass and Co.
- HORKHEIMER Max, 1974, *Les débuts de la philosophie bourgeoise de l'histoire, suivi de Hegel et le problème de la métaphysique*, trad. Denis Authier, Paris, Payot.
- N'KRUMAH Kwamé, 1964, *l'Afrique doit s'unir*, trad. Starr et Mathieu Howlett, Paris, Payot.
- PADMORE Georges, 1961, *Panafricanisme ou communisme ? La prochaine lutte pour l'Afrique*, Paris, Présence africaine.
- *Prospective, publication du centre d'études prospectives (association Gaston-Berger), numéro 13* (Juin 1966), Paris, PUF.
- ZIEGLER Jean, 1980, *Main basse sur l'Afrique. La colonisation*, Paris, Seuil.